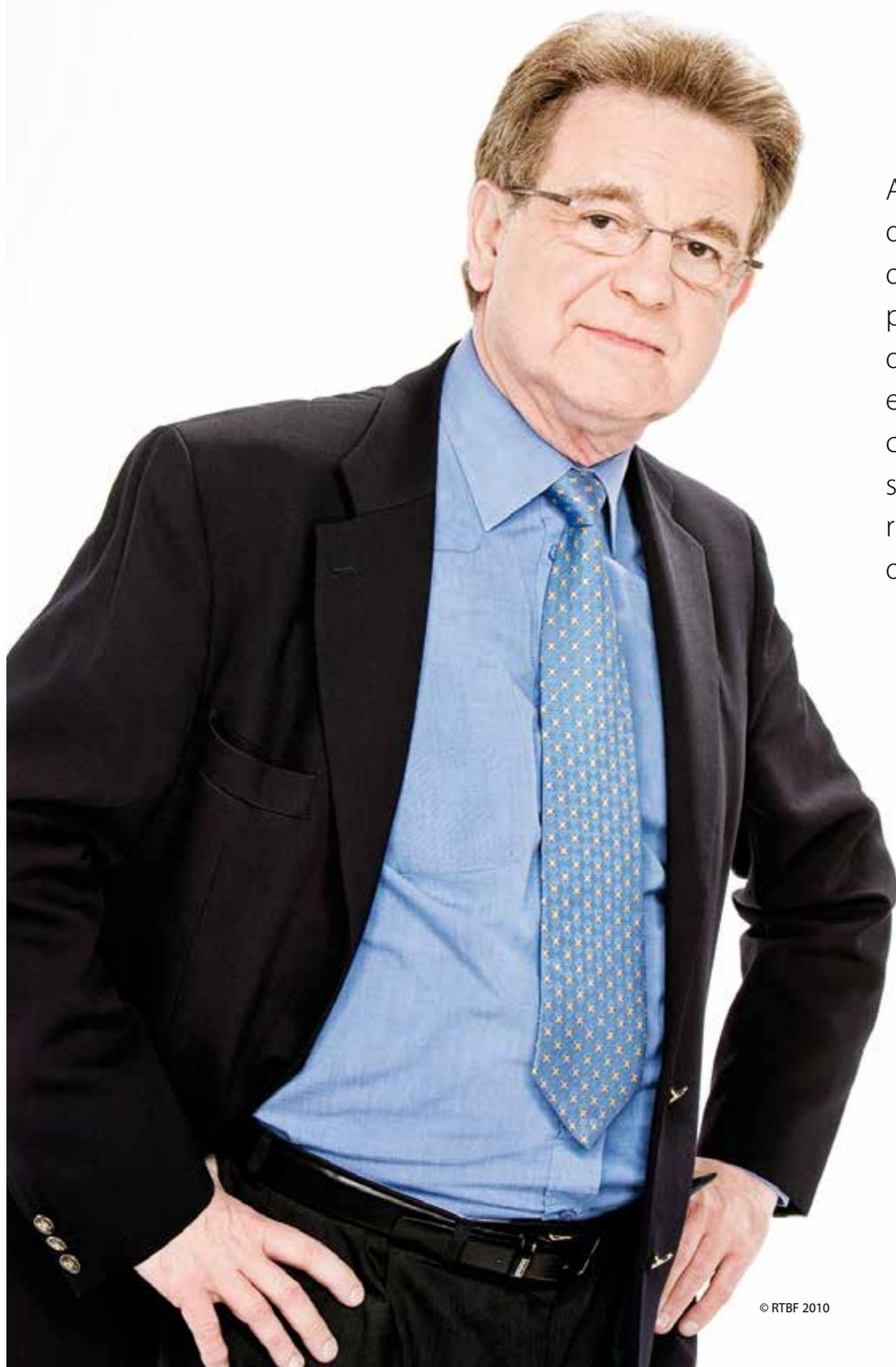


EDMOND BLATTCHEN

« *La parole du Christ me suffit* »



Après vingt-quatre ans d'émission *Noms de dieux* et deux cents entretiens avec des philosophes, des théologiens, des scientifiques, des artistes et des acteurs de la société civile, Edmond Blattchen a tiré sa révérence. Il revient sur ces riches années de rencontres qui l'ont touché au cœur.

En décembre 2015, c'était la deux-centième et dernière émission de *Noms de dieux*, l'âge de la retraite étant arrivé pour vous à la RTBF. Dans quel état d'esprit êtes-vous ?

– Je suis sans frustration. *Noms de dieux* s'achève dans sa forme actuelle, mais la direction a l'intention de mettre en chantier une case réservée à ce type de programmes, sous une autre forme. J'ai aussi un sentiment de gratitude pour la RTBF qui a permis cela. Actuellement, je me sens un peu comme dans un sas de décompression, après quarante-cinq ans de vie professionnelle. Je me donne le temps de la maturation et de la réappropriation personnelle. Je suis resté relativement discret sur mes opinions ou convictions mais au bout de ce chemin de réflexion, j'aurai peut-être envie d'écrire mon *Noms de dieux*.

– Quelques mots sur votre milieu familial...

– Mon père était employé aux cristalleries du Val-Saint-Lambert. Il avait quarante-trois ans quand je suis né, en 1949, et ma mère quarante. Ils avaient précédemment perdu une petite fille, en 1933, décédée d'une méningite à l'âge de quatre ans. Cela a été un drame pour eux. Mes parents étaient catholiques pratiquants, animés d'une foi solide malgré la mort de ma sœur. J'ai donc eu le parcours classique du jeune catholique (baptême, catéchisme, communion) jusqu'en 1968 où j'ai perdu la foi en Dieu.

– Mai 1968 a donc également été un grand bouleversement pour vous...

– Oui, j'ai alors pensé que le Royaume était de ce monde et non dans un ailleurs, qu'il fallait combattre et construire ici et maintenant une société juste, égalitaire où les individus, quels qu'ils soient, auraient les mêmes droits, les mêmes libertés. J'ai reconverti mes idées chrétiennes en idées socialistes au sens large du terme. Je n'ai jamais été marxiste ou affilié à un groupe gauchiste organisé. J'étais plutôt un socialiste romantique, pas un militant, comme les jeunes nés après-guerre, insatisfaits du modèle économique-social capitaliste dominant.

– Sensible aussi aux idées de liberté individuelle ?

– Les grandes revendications des années septante en matière de liberté sexuelle, de contraception et d'IVG ont été un bouleversement anthropologique. Cela

a révolutionné l'idée du couple et de la famille et je l'ai vécu personnellement dans l'expérience d'une liberté appréhendée comme un dogme que rien ne pouvait entraver. Il m'a fallu plusieurs années pour comprendre que la liberté n'était rien sans la responsabilité. Nous pensions alors que la liberté seule pouvait indiquer le chemin, le sens, et que la liberté de pensée, de parole, d'action, c'était toujours mieux. Aujourd'hui, je pense que c'est une illusion totale.

– La liberté n'est pas l'unique valeur...

– La notion de responsabilité est le mot qui a été employé le plus souvent par mes invités au cours des émissions *Noms de dieux*. Nous sommes responsables de notre monde, de notre planète.

« Après des rencontres avec des hommes de qualité, on n'est plus tout à fait le même homme. »

Vivre égoïstement, rien que pour nous, revient à s'attaquer à notre propre équilibre. Nous devons être solidaires. Cela ne veut pas dire qu'il faut mettre la liberté individuelle entre parenthèses mais qu'il faut mettre à côté du « je », un « nous ». J'ai découvert cela progressivement, à l'écoute de mes invités.

– Cette nécessaire solidarité est toujours d'actualité...

– Oui, considérer par exemple que les migrants sont d'une autre humanité est un mensonge. Notre avenir se fera avec des migrants. C'est difficile de l'admettre parce que ces migrants paraissent envahissants à certains et remettent en question notre confort, nos privilèges. Mais cela ne fait que commencer. Des migrants vont aussi arriver pour des raisons climatologiques. Cela peut paraître très scout, très idéaliste, mais il n'y a pas d'autres solutions à moins d'utiliser des murailles et des armes.

– Vous êtes entré à la RTBF à vingt et un ans après des candidatures en droit à l'université de Liège. Vous avez travaillé en radio et en télévision, aux informations régionales, aux magazines d'enquêtes, à des émissions de débats de société et de divertissement. Avec quelle ambition avez-vous exercé ce métier ?

– Pour ma génération, Tintin reporter, cela signifiait quelque chose. J'ai aussi admiré Armand Bachelier et son talent d'écriture

avec ses billets envoyés depuis Paris. À la suite de mai 68, comme d'autres collègues, je voulais devenir journaliste pour, comme on disait à l'époque, conscientiser les masses aux injustices sociales vécues notamment en Wallonie et à Liège qui subissaient les fermetures d'usines. Ce n'est pas à tort qu'on a dit à une époque que la RTBF Liège, c'était « radio-grève ». Nous étions des missionnaires. Nous pensions que le capitalisme, c'était un enfer – je le pense toujours – qui met les gens à genoux, et qu'il fallait aider les gens à se mettre debout. Nous dénoncions donc les injustices sociales, le chômage. J'assume cette période de ma vie journalistique, à gauche. Nous avions rêvé d'un socialisme à visage humain. Si on était à droite ou même au centre droit à la RTBF à cette époque, c'était difficile de s'exprimer.

– Vous avez lancé en 1992 *Noms de dieux* avec son immuable fil rouge : un seul invité et cinq chapitres déclinés autour du titre à écrire, d'une image historique marquante, d'une phrase clé de la pensée, d'un symbole personnel à retenir et d'un pari sur l'avenir. C'était une sorte d'OVNI audiovisuel à l'époque...

– Après la chute du mur de Berlin en 1989, certains ont parlé de la fin des idéologies. Mais par quoi les remplacer, se demandait-on ? On a vu alors des livres apparaître sur la problématique de Dieu. Certains parlaient du retour du religieux. On s'est rendu compte que l'appel au peuple, à la révolution ne suffisait pas. Nous avons participé, modestement, à cette espèce de renaissance de la quête de sens, avec la proposition de notre émission.

– Quel genre de personnes avez-vous invitées ?

– Nous savions que la question du sens n'était pas réservée aux théologiens, aux philosophes, aux scientifiques. Il était aussi intéressant d'avoir des artistes, des écrivains de l'imaginaire, tous intéressés par « *les maudites questions* » comme disait Dostoïevski. J'ai une sensibilité plus occidentale, mais grâce à Jacques Dochamp, coproducteur de l'émission, intéressé par le bouddhisme, le taoïsme et le soufisme, nous nous sommes aussi ouverts à l'Orient.

– Vous avez reçu deux cents invités. Difficile de mettre en exergue certains mais quelques noms restent peut-être plus dans votre mémoire...

– Je retiendrais l'abbé Pierre et sa phrase : « *Entendons le Christ nous dire tous les*

jours : « Et les autres ? » Quand vous entendez cet homme-là vous dire ce que vous savez depuis toujours, vous n'êtes plus tout à fait le même homme. L'abbé Pierre était un indigné, comme Stéphane Hessel, comme le Christ. J'ai été aussi bouleversé après la rencontre avec le Dalai-lama, Théodore Monod ou Sœur Emmanuelle.

– D'autres noms ?

– Gabriel Ringlet, qui incarne pour moi un christianisme ancré dans une société laïque. La protestante Marion Muller-Colard qui dit l'Évangile pour aujourd'hui.

– Vous avez essayé de recevoir dans l'émission le pape François...

– Nous étions prêts à aller à Rome. Mais le pape a répondu qu'il ne pouvait pas nous accorder à nous ce qu'il ne pouvait accorder aux autres. Domage, parce que pour moi, cet homme est un nouveau Mandela.

– Certains regrettent qu'il ne bouge pas ou pas encore au point de vue doctrinal...

– Sa force est de répéter l'Évangile qu'on ne veut plus entendre. « Heureux les pauvres » reste inaudible. Cela a été dit par Jésus, qui était un juif, et qui n'a pas voulu créer une nouvelle religion. François nous permet de relire le texte dans sa pureté originelle. Il ne faut pas relire l'Évangile à la lumière de la doctrine mais dans sa radicalité. François ne fait que redire le message du Christ. Ce pape est pour les hommes, comme Jésus l'était. Ce n'est pas pour rien qu'il a choisi le patronyme François, le saint majeur de la chrétienté selon moi.

– Vous avez dit que vous étiez un libre chrétien.

– Je n'adhère pas aux dogmes. Je n'en ai pas besoin. Ils ne me disent tout simplement rien. Non pas qu'ils soient négligeables, mais la parole du Christ me suffit. Je suis un chrétien errant. J'essaie d'écouter le Christ chaque jour quand j'entends les souffrances du monde. Il est ma lumière, mon éclairage. Il y a beaucoup à retenir dans l'Évangile, mais aussi dans d'autres traditions spirituelles. Je suis de culture catholique mais le protestantisme de la Réforme et l'orthodoxie me nourrissent aussi. Pour moi, le stade ultime de la spiritualité est la capacité à pardonner. Extrêmement difficile !

– Je pourrais vous interroger, comme vous l'avez fait avec vos invités, sur Dieu...

– Mes références sont le grand Pascal et le Dieu sensible au cœur, pas celui de la raison. Comme disait le protestant Paul Ricœur, je suis agnostique au plan du savoir. Je ne sais pas si Dieu existe. La foi est pour moi une question sensible au cœur, du domaine de l'Amour, de l'Agapé, l'Amour pur et désintéressé. L'antienne *Ubi caritas et amor, Deus ibi est* (là où il y a amour et charité, Dieu est là) me touche beaucoup. J'ajouterais que même si Dieu n'existe pas, il faut faire comme s'il existait, rendre le paradis accessible ici et maintenant, et faire en sorte que les préceptes du Christ soient honorés et réalisés. Je n'ai aucune définition de Dieu.

« Je suis un chrétien errant. J'essaie d'écouter le Christ chaque jour quand j'entends les souffrances du monde. Il est ma lumière, mon éclairage. »

Je pense que Dieu est au-delà de Dieu. Vouloir le définir est une prétention. Mais on peut essayer. Nous avons à faire Dieu. Dieu n'a d'autres mains que les nôtres, comme dit Bernanos. Dieu existe quand nous nous servons de nos dons pour faire avancer l'humanité en générosité, en partage, paix, respect, sagesse.

– Sans avoir besoin d'une vie après la mort ?
– Je n'ai pas besoin de cette idée. Je ne crois pas à une vie après la mort. Notre paradis est ici et maintenant. L'incarnation, c'est se faire soi-même les mains de Dieu.

– Vous n'avez pas eu d'illumination venant de Dieu comme Blaise Pascal, Paul Claudel, André Frossart ou Éric-Emmanuel Schmitt ?

– Non, mais j'ai eu un moment de grâce. À la fin de sa vie, ma mère était en maison de repos. Je venais la voir tous les soirs pour lui donner un petit yogourt aux fraises. Un soir, j'étais très en retard et en entrant dans sa chambre, il y avait une dame qui, me voyant, me dit : « Vous savez, je ne suis qu'une bénévole. » Et elle me tend le pot de yogourt et la cuillère avec laquelle elle était en train de donner à manger à ma mère. Je me suis alors approché de maman pour l'embrasser. Mais quand je me suis retourné vers cette femme pour la remercier, elle avait déjà disparu. Ce soir-là, j'ai vu Dieu de dos. Cette dame avait les mains de Dieu. Elle m'a dit Dieu. Ma vie a changé ce jour-là. On me demande souvent quelle est la personne qui a le plus compté pour moi. Je réponds : cette bénévole.

– On ne peut pas être chrétien tout seul disait le cardinal Danneels. Qu'en pensez-vous ?

– Gustave Thibon disait : une foi sans Église est vouée à une foi sans Dieu. Le cardinal Danneels a dit aussi que l'Église était sainte et pécheresse. Il a raison. Le Christ nous invite à faire communauté. Je dois beaucoup à la tradition catholique, qui est celle de mes parents, à qui je suis attaché. Je crois toutefois que je fais partie d'une Église qui est l'humanité. Ce n'est pas pour noyer le poisson mais trop longtemps, l'Église s'est opposée au siècle, au monde, s'est crue élue. Le pape François nous invite à plus d'humilité. Je pense que l'Église a un rôle à jouer, que les mouvements laïcs lui ont permis d'évoluer, d'être moins fermée, centrée sur elle-même. On découvre le

dialogue interreligieux, et dans l'altérité, on peut apprendre des animistes, des bouddhistes, des musulmans ou des juifs. Personnellement, je dois beaucoup aux jésuites et à la figure d'Ignace de Loyola. Je participe parfois aux célébrations des dominicains à Liège qui sont ouverts et où je peux approcher une certaine expression de Dieu, mais ce n'est pas la seule. Notre humanité est notre basilique.

– Si, comme dans votre émission Noms de dieux, vous deviez choisir un symbole, quel serait-il ?

– Le brassard de résistant de l'armée secrète de mon père. C'était un résistant, un as et un père nourricier, un artisan de paix. J'ai une dette envers lui.

– Et une phrase ?

– J'hésite entre trois phrases. Celle de Sartre, à la fin du roman *Les mots* : « Qu'est-ce qu'un homme ? Tout un homme, fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui. » J'aime aussi cette phrase de Thérèse de Lisieux qui a beaucoup compté dans ma re-christianisation : « Il vaut mieux parler à Dieu que de parler de Dieu. » Je crois qu'elle voulait dire, dans le contexte de l'époque, qu'il ne faut pas se prendre pour Dieu, qu'il valait mieux avoir un dialogue intime avec lui que d'en parler ex cathedra. Il y a enfin la phrase qu'on attribue à Bernanos et qu'on trouve en Bretagne sur des croix de pierre en chemin : « Dieu n'a d'autres mains que les nôtres. »